

Cela arriva si soudainement que je n'eus pas le temps de réagir. Il faut dire qu'en pleine nuit sous une pluie battante, tout en longeant un fleuve, il est assez difficile de se concentrer sur autre chose que la route qui défile inlassablement sous les roues de mon vélo. Le contact avec cette voiture sans phares fut brutal, et m'envoya violemment sur le côté. Alors que je perdais déjà conscience, mon corps sombra dans l'eau, dont la caresse glacée m'enveloppa de toutes parts. Puis plus rien. Le vide oppressant.

Soudain, après un moment qui me parut une éternité, le délicat parfum du miel me parvint, semblant provenir de toutes les directions dans cette obscurité pesante. Difficilement, j'ouvris les yeux. Il me fallut du temps pour m'habituer à la luminosité étrange qui régnait dans ce lieu inconnu. Quand mes yeux se furent accommodés, je commençai à scruter la pièce. Le mobilier, très sommaire, était magnifiquement ouvragé, laissant transparaitre la noble origine des occupants. J'avais atterri dans ce qui semblait être un château. En face du lit était accroché sur le mur un portrait usé par les âges, représentant un homme à l'air fatigué mais au regard perçant, les cheveux mi-longs grisonnants noués en catogan, et la barbe taillée légèrement en pointe. Il portait une tenue rappelant les uniformes d'officiers du début du siècle dernier, sans les appareils relatifs à l'armée. Derrière lui s'étendait l'obscurité, comme si le peintre n'avait pas eu le temps de détailler la scène, et avait juste comblé le vide de la toile. Il s'en dégageait une ambiance étouffante qui me mit mal à l'aise.

Mon regard se tourna vivement vers la grande fenêtre d'où provenait cette lumière étrange. En observant plus attentivement, il s'avéra que cette teinte rougeoyante provenait directement du ciel. Intrigué et légèrement mal à l'aise, je me décidai à bouger, m'asseyant au milieu du lit. C'est à ce moment que je me rendis compte que j'étais complètement nu. Regardant machinalement à côté du lit, je vis une pile de vêtements pliés, dont le style me rappela vaguement l'étrange accoutrement de l'homme du portrait, mais intégralement noir.

Après m'être habillé, je me décidai à explorer les environs. J'avancai vers la porte d'un pas hésitant, déconcerté par la foule de détails étranges me mettant mal à l'aise. Au moment d'actionner la poignée, je me rendis compte qu'il n'y en avait tout simplement pas, malgré la porte fermée. Tentant de la pousser, je me mis à lui donner des coups de pied, sans succès. Je reculai de quelques pas, légèrement essoufflé et anxieux. Après quelques instants à reprendre mon souffle, j'allais prendre mon élan pour essayer de l'enfoncer quand j'entendis un cliquetis étouffé, puis un léger grincement. Celui-ci s'intensifia à mesure que

la porte s'ouvrait, révélant un étroit couloir obscur. Des chandelles s'allumèrent en un instant, me faisant sursauter, et illuminèrent ce lieu inconnu d'une teinte légèrement verdâtre. En m'approchant prudemment, je pus constater avec surprise l'incroyable complexité géométrique de cette nouvelle pièce. Des escaliers semblaient aller et venir de toutes les directions, se perdant dans les insondables ténèbres que ne purent révéler entièrement les chandelles. Rien ne semblait m'indiquer dans quelle direction aller pour quitter cette interminable galerie aux multiples embranchements.

Je me dis qu'il serait probablement plus aisé de passer par la fenêtre, mais au vu de l'étrangeté du lieu, il n'était pas dit que ne serait-ce que l'ouvrir soit possible. Résigné, je me décidai à emprunter le premier escalier devant moi, et me mis à suivre son chemin, m'enfonçant peu à peu dans l'obscurité. A mesure que le temps passait, ma descente se poursuivait sans qu'aucun changement ne survienne, pas même une bifurcation. Pas la moindre impression d'avancement. Alors que je commençais à sérieusement désespérer, me préparant à rebrousser chemin, je sentis à nouveau l'odeur du miel, se rapprochant à chaque marche descendue. Galvanisé, je pressai le pas, et commençai à entrevoir une légère lueur en contrebas. Au cours de ma descente précipitée, je me mis également à entendre de plus en plus clairement le son d'une musique dont les instruments m'étaient inconnus. Sa mélodie était à la fois apaisante et inquiétante, ordonnée et chaotique, mais je n'y prêtai que peu d'attention sur le moment. Seule comptait l'arrivée dans cette nouvelle pièce. Dans ma course à l'aveugle, je glissai sur une marche et me mis à chuter dans l'escalier, jusqu'à rouler sur une surface plane.

Essoufflé et légèrement sonné, je mis du temps à me relever, tentant de reprendre mes esprits sur le sol froid de cet hypothétique palier. La musique résonnait dans mes oreilles, et le parfum de miel emplissait mes narines, accélérant ma récupération. Hésitant, je commençai à me lever et observai l'endroit où j'avais atterri. Devant moi, un peu plus loin dans le couloir se dessinait une imposante porte à double battants, magnifiquement ouvragée et pourvue cette fois-ci de poignées, à la lueur de deux chandelles fixées au solide mur de pierre de chaque côté de celle-ci. Un étrange symbole, immense et très détaillé, était gravé en son centre, représentant un serpent ailé se mordant la queue, formant un cercle parfait. J'eus à peine le temps de me questionner sur la signification de cette gravure que la porte commença à s'ouvrir en grinçant lourdement, comme celle de ma chambre quelques heures auparavant.

Puis j'entendis une voix, à la fois puissante et rassurante, m'inviter à entrer. Mon corps mit quelques secondes à réagir, et quelques secondes supplémentaires pour s'exécuter. Me rapprochant de l'entrée, je remarquai qu'aucune lumière n'émanait de la pièce, malgré son occupation évidente. Une fois rentré, la porte se claqua avec force derrière moi, et je restai immobile encore quelques secondes, dans le silence qui régnait désormais. La musique avait cessé au moment où la porte s'était refermée, et je n'avais aucune idée d'où était provenue la voix. Encore une fois, j'allais commencer à désespérer quand je commençai à distinguer des fenêtres, d'où provenait la même lueur que dans la chambre où je m'étais réveillé, à la différence que sa teinte était plus douce, semblable à celle de l'horizon au soleil couchant. Mes yeux habitués à cette nouvelle variation d'ambiance, je me mis à nouveau à scruter la pièce. A ma surprise, elle était beaucoup plus chargée et accueillante que la précédente, et avait l'allure d'une bibliothèque. De grandes rangées de livres à l'état irréprochable cernaient le lieu de chaque côté, et sur le mur du fond se tenait une immense fenêtre, prenant toute sa surface. Je distinguais également d'énormes sofas proches de celle-ci, disposés de manière à faciliter la lecture à la lumière naturelle.

Au centre se tenait un bureau massif depuis lequel me toisait un homme dont l'allure me rappela beaucoup trop le portrait de ma chambre pour que cela fût une coïncidence. De sa voix à l'accent trop parfait, il m'invita à m'asseoir sur la chaise en face de lui. Je sentis dans son intonation faussement amicale qu'il ne me laissait guère le choix, et m'exécutai sans plus attendre. Il ne paraissait guère surpris de me voir ici, et me demanda même si j'avais des questions à lui poser concernant ces lieux. Alors que j'allais lui demander pourquoi je m'étais retrouvé ici, ou bien tout simplement où était-ce, l'odeur qui revint à mes narines m'intrigua plus que tout le reste. En réponse à mon interrogation, mon énigmatique hôte se fendit d'un sourire bien trop large pour être bienveillant, et s'appuya sur le dossier de son siège, s'affaissant légèrement.

« Avez-vous suffisamment de temps pour m'écouter jusqu'au bout ? » lâcha-t-il de son air narquois.

Troublé, j'acquiesçai légèrement, et alors commença son long récit sur ce monde en déclin, au bord de l'effondrement. Le miel, dont l'odeur enveloppait la bibliothèque, avait eu un rôle déterminant sur l'économie de cet étrange pays, et avait même constitué leur principale ressource au fil des âges. Sa maigre population vécut, les premières générations, dans une certaine opulence, faisant

le commerce de leur produit avec les autres territoires. Mais à trop se concentrer sur une unique denrée, elle avait négligé le reste, et fut incapable de s'adapter quand leurs pays voisins commencèrent à sombrer, victimes d'une étrange affliction qui se propageait à une vitesse alarmante. Le mal était venu de la source même de leur économie, une étrange guildes de marchands itinérants n'ayant à priori de lien avec aucune nation, et dont dépendait l'importation des ressources extérieures. Afin d'éviter tout contact avec la maladie, il fut ordonné de fermer les accès aux frontières.

Mais la décision avait déjà trop tardé, et les premiers cas apparurent très vite auprès des apiculteurs, en contact direct avec les représentants du monde extérieur. Leur peau se couvrait de plaques rougeâtres à l'aspect granuleux, comme si elle risquait de s'effriter au moindre contact, et leur comportement devenait instable et violent, les poussant à s'en prendre aux personnes saines. Après quelques jours dans cet état, les sujets dépérissaient d'eux-mêmes et finissaient par succomber. Les symptômes, aussi curieux qu'effrayants, étaient suffisamment visibles pour isoler les cas et instaurer une quarantaine. La situation se maintint quelques mois, mais la contagion vint ensuite du ciel, et tous ceux qui ne purent s'abriter à temps furent frappés par ce mal semblant doté d'une volonté propre.

Très vite, seul le château dans lequel je me trouve actuellement fut épargné, l'épaisseur de ses murs et l'interdiction à ses occupants d'en ouvrir les accès en faisant le dernier rempart contre la maladie. Mais, privé du monde extérieur, les vivres s'amenuisant au fil des semaines, les survivants commencèrent peu à peu à basculer dans la folie, les uns après les autres. Puis, privés de nourriture depuis trop longtemps, ce qui devait arriver arriva. Ce ne furent que des cas isolés au début, lorsqu'il restait encore de quoi tenir, mais ils devinrent fréquents par la suite, et la population du château chuta dangereusement, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un, perdu dans l'immensité de ce lieu. Seul, affamé et complètement fou, il attendit la mort, mais à son désespoir jamais elle ne vint, malgré le passage du temps. Il lui fallut plusieurs décennies pour accepter sa condition, puis plusieurs supplémentaires pour se mettre au travail. Sa longévité forcée lui avait permis d'accéder à un savoir presque infini, qu'il acquit au fil du temps dans cette même bibliothèque. La découverte de sciences occultes et oubliées lui permit de transformer le château selon son bon vouloir. Il était le capitaine solitaire de ce vaisseau immobile, égaré au milieu de ce monde dévasté.

Son récit terminé, mon hôte se redressa sur son siège et marqua une pause. Incrédule, je profitai de ce léger répit pour me questionner sur certains détails qui ne collaient pas avec cette histoire. Tout d'abord cette odeur. Outre le fait que j'adore le miel, il n'était pas censé en rester, les survivants ayant épuisé tout ce qui était comestible. Et surtout, rien ne permettrait à un humain de survivre aussi longtemps, affamé ou non. A moins qu'il n'en soit pas un.

La sueur commença à perler sur mon front. Je déglutis péniblement. Rien dans cette pièce, dans ce lieu ne m'inspirait confiance, ne me mettait à l'aise, à commencer par ce curieux symbole gravé sur la porte. Je ne me souvenais même plus de comment j'étais arrivé ici, ni pourquoi. D'un bond, je me levai de ma chaise, et sans attendre de réaction de la part de cette abomination, me mis à sprinter vers la porte, que j'enfonçai avec l'épaule. Un craquement sourd se fit ressentir, suivi d'une intense douleur, insuffisante néanmoins pour me faire ralentir. Me faufilant à travers l'entrebâillement de la porte, j'entendais des pas précipités, à la démarche inhabituelle, se rapprochant très rapidement. Ce son si particulier me glaça le sang, me faisant redoubler d'allure en empruntant l'escalier. Dans l'obscurité, ma peur me servant de guide, je remontai quatre à quatre les marches me menant à la chambre où tout avait commencé. Alors que je me perdais à nouveau dans cette obscurité étouffante, je me senti violemment aspiré vers le haut. A mesure que je remontais, je voyais une lueur au loin se rapprocher à une vitesse alarmante.

Puis plus rien. Et à nouveau ce délicat parfum de miel. J'ouvrai vivement les yeux. La blancheur éclatante de la pièce m'éblouit quelques instants, puis en m'habituant je reconnus une chambre d'hôpital. Mais rien qui n'évoque ce si fascinant et effrayant lieu que j'avais quitté quelques instants plus tôt. A côté de moi, posé sur ma table de chevet, reposait un plateau contenant deux tartines de miel à côté d'un pot encore ouvert. Seul vestige de ce monde oublié, à jamais perdu dans mes souvenirs.